

# DE SCIENCES PO AU RSA

Morad

**raconter la vie**

« Faites des études », « Rendez fiers votre entourage », voilà le genre de ritournelle que je pouvais adresser aux jeunes de mon entourage. Les gens m'interpellaient par des formules du style « Hé, l'étudiant », « Voilà, le politicien ». Je ne manquais pas d'être sollicité pour des questions de culture générale ou mes connaissances théologiques. Les religions m'ont toujours fasciné depuis petit. D'ascendance musulmane, j'ai grandi dans une école privée catholique. Mon père nous disait toujours : « Il faut monter plus haut que moi », mes professeurs : « La mention ou rien », de quoi réellement motiver l'étudiant que j'étais devenu.

Durant ces études, on profite des tarifs étudiants, des transports et du cinéma. On s'avance de l'argent les uns les autres, fait des repas où chacun apporte sa contribution – souvent c'est beaucoup d'alcool et de salé. Résultat : peu de nourriture, mais de grands débats et d'éthyliques déclarations d'amitiés. Je me plaisais un minimum dans cette vie et plus j'étudiais, plus je voyais mes anciens camarades de classes emprunter des voies de garage, des métiers bien payés, mais d'un ennui monstre. Certains se tapaient la tête par terre, tellement ils ne voyaient pas l'intérêt de poursuivre des études dans un pays si économiquement congestionné. La culture du « tout tout de suite » doit également y jouer un rôle. Mes amis s'étaient mariés, avaient des enfants et achetaient leurs maisons. De vrais vieux ! Moi mes études terminées, j'aurais un travail bien payé, je jouerais mon rôle dans la société et je m'impliquerais pour faire changer les choses, voilà le plan initial, mon ticket pour le bonheur.

Faut dire que j'ai dû m'accrocher, car il est souvent difficile de s'élever à l'école, assurer de bonnes notes et ne pas froisser « sa base ». Sa base, c'est des gens qui prenaient le parti de rire de tout, tout le temps et qui ne voulaient pas faire grand-chose. Pas parce qu'ils étaient stupides et bons à rien, mais parce qu'ils savaient ce que l'on attendait d'eux. Ils se singeaient, et alimentaient leurs propres caricatures, les stéréotypes qu'on avait fait d'eux. « Si les gens nous voient comme ça, c'est que l'on doit être comme ça. » Rester avec eux me rendait populaire, mais être populaire à l'école a

un prix. Je devais feindre de ne connaître aucune réponse à l'oral, lancer des stupidités à tout va ou me faire expulser. On discutait souvent de nos futurs, et faut dire qu'on n'arrivait pas à se projeter dans un avenir décent. Si jeunes et pourtant si conscients des difficultés, de la discrimination, du racisme. Je me surprénais à m'imaginer député, ou maire d'une ville, pas éducateur sportif ou humoriste. Un plafond de verre existait, eux le côtoyaient depuis leur plus jeune âge, moi j'ai fait semblant de ne pas le voir, j'allais tout faire pour l'atteindre, le caresser, juste pour essayer.

Du temps est passé dans les amphithéâtres, à faire des contrôles continus, valider des UE, être de bonne humeur, manger au RU (Restaurant Universitaire) et écouter les derniers ragots des professeurs. Autant d'années passées à remplir mon cerveau de notions, concepts, et idées philosophiques que je ne regrette pas et qui font ma richesse aujourd'hui.

Ma passion pour les religions et mes études dans le même domaine à Sciences Po m'ont bien servi, surtout à relativiser. Même si pour beaucoup de personnes, un simple haussement des sourcils ponctué d'un ton découragé d'un « Mais c'est pour faire quoi ? » qui confirmait leur opinions. « Éduquer le monde », la voici ma réponse. Rappeler aux gens que je croisais, dans la mesure du possible, que nous étions le fruit des transformations perpétuelles qui nous dépassent et que les revendications aussi particulières qu'elles soient devaient muer en des intérêts communs, à échelle humaine.

Des livres, je n'en avais pas et je préférais les lire en bibliothèque, les emprunter pour en copier les passages qui m'intéressaient. J'exècre les gens qui utilisent leurs bibliothèques pour justifier leur pédanterie. Aujourd'hui, je peux à peine croire ce qui se passe, je ne suis plus boursier, ce qui veut dire que même avec un parcours sans échec, je n'aurai plus d'aides financières pour aller plus loin, qu'importe l'excellence, qu'importe la motivation.

Même si mes réserves financières se creusent, les factures s'accumulent, vivre a un coût. « À la CAF, on vous donnera le RSA » me dit Pôle Emploi. Trois lettres qui sonnent comme un échec dans mon esprit, car ce revenu signifie pour beaucoup trop de gens que vous profitez du système. Percevoir cette allocation serait me mettre dans une catégorie que beaucoup n'hésitent pas à dénigrer, ces personnes qui jugent hâtivement des

allocataires qui souvent sont dans le besoin. Quand j'en avais entendu parler la première fois, je me disais « RSA, je préfère Rester Sans Argent », m'amusant d'un sujet qui dérange. Parce que cela existe des gens qui ne le réclament pas, car il peut être un frein dans la vie sociale. Tout le monde autour de moi jacte et a des métiers comme « Chargé de mission à l'étranger, Commercial, Entrepreneur ou prend une année sabbatique ». Ce qu'on ne m'avait pas précisé, c'est qu'une année sabbatique coûte aussi de l'argent et moi je ne joue pas au riche, parce je n'ai pas le sou, pour paraphraser Jacques Brel.

Faut dire que patienter dans un Pôle Emploi n'était pas vraiment ce que j'avais prévu, au milieu des personnes qui viennent consulter leur espace personnel, ceux qui font des photocopies, les mères avec leurs enfants. Tout ce petit monde vit en parallèle du monde du travail. Comme pour trouver un logement, trouver un travail (pas un job alimentaire) s'annonce difficile. La personne qui s'occupe de mon inscription meuble des silences par : « Désolé, l'ordinateur est lent. » Je ne savais pas à quoi m'attendre et reste silencieux, ne dis que le nécessaire.

Elle me propose le RSA en attendant et me dit que les gens au-dessus de bac+5 n'ont que rarement recours au Pôle Emploi. Elle me dit de changer mes plans et ne cesse de répéter : « Je comprends Monsieur, vous avez fait des études en Sciences Politiques, mais je vous parle de concret moi, « Domaines recherchés », je mets animation ? » Cet entretien de plusieurs minutes me donne envie de trouver du travail au plus vite, juste pour ne pas revoir cette personne. Comment en est-on arrivé là ? Fini l'étudiant, maintenant je fais partie d'une masse que l'on dénigre, partie de cette France qui ne se lève pas tôt puisqu'elle est au chômage, n'a pas de revenus.

Du coup, presque par curiosité, je passe quand même dans cette CAF bondée du matin au soir, je tombe sur des informations aux murs, des images sont entreposées, mais une seule m'interpelle. L'image pour le droit au RSA est un homme en haillons, symbolisant un SDF. Voilà l'image véhiculée des allocataires. Je saute de représentation en représentation, à l'école c'était le turbulent qui finirait dans un travail manuel, à Sciences Po l'exception (celui qui l'a fait) et prochainement sur vos écrans l'allocataire RSA qu'on étale en SDF à la CAF.

Une autre image aperçue dans le métro me révolte, « le RSA, aujourd'hui

c'est aussi pour les jeunes ». Je ne comprends pas, NON le RSA ne doit pas être pour les jeunes. Être jeune, c'est avoir le droit à un futur, des opportunités, des expériences, du partage, pas juste se contenter d'un travail minable, un crédit logement et une retraite. La vieillesse commence dès 26 ans, on vous appelle Monsieur, vous payez tout en tarif normal et vous n'êtes pas assez expérimenté pour obtenir un travail dans votre branche. Et ce plafond de verre qui est toujours là. Je ne suis plus si spécial, mon épanouissement culturel ne compte plus après 26 ans. J'aspire simplement à trouver ma place parmi les humains, dans un monde qui nous étouffe petit à petit. Je ne veux pas être aigri et m'abandonner à des commentaires donnés par des « spécialistes que j'ai vus à la télé » sur notre pays.

Ce plafond de verre est fissuré, et provoque des entailles, je l'effleure depuis trop longtemps, à nous tous nous pouvons le briser. Faire monter dans nos classes dirigeantes des minorités, être employé dans des postes à hautes responsabilités, nous avons les qualifications et les compétences, pas le réseau. Je suis sûr que pour briser ce plafond, j'ai aussi besoin d'un réseau, tout le monde en a un. Toutes ces personnes hautement qualifiées qui se ruent sur des concours de la fonction publique ouverts aux bacheliers témoignent de la précarité dans laquelle nous sommes. Cela me déprime. La consommation de masse semble nous faire oublier cette calamité, des personnes s'accommodent d'un SMIC, de caddies remplis, de Noël en famille, d'anniversaires trop arrosés. Moi je me suis fait une raison, pour les postes à grandes responsabilités, il y a toujours les concours externes, les concours internes, mais encore et surtout les concours de circonstances. Je me projette souvent à l'étranger, là où mes qualifications seront appréciées pour ce qu'elles sont, pas critiquées ou dévaluées parce que JE les porte.

Je ne vais pas demander ce RSA, je vais comme beaucoup trop de nouveaux diplômés après un bac+5 me résigner à un job sous payé pour l'instant. En attendant mon tour ou peut être une révolution...